

Portrait de l'artiste en jeune homme

Lettres à Ibis, de Jean Genet, Gallimard, « L'arbalète », 110 p.

Mairéad Hanrahan

Numéro 240, printemps 2012

Jean Genet, toujours en fuite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hanrahan, M. (2012). Portrait de l'artiste en jeune homme / *Lettres à Ibis*, de Jean Genet, Gallimard, « L'arbalète », 110 p. *Spirale*, (240), 43–45.

l'armée fut une voie de salut, car elle lui permit d'éviter l'enfermement jusqu'à vingt et un ans. En 1926, Genet s'y engage et découvre alors le monde arabe : Casablanca, Beyrouth, Damas. Sa fonction y est moins celle d'un baroudeur que celle d'un secrétaire, ce qui lui donne du temps pour lire. En 1933, il fréquente un petit groupe d'intellectuels et livre son premier écrit connu : « *Lettre à Ibis*⁴ » (une note de lecture). La même année, Genet rédige une réponse à une enquête dans laquelle il déclare : « *L'avenir est à Freud*⁵ ».

Le caporal Genet, à la fois déserteur et réformé, se trouve en 1936 face à une vie à laquelle il n'était pas préparé. Tout se passe comme si sa manière malhabile de voler visait à lui faire retrouver une sorte de vie de caserne : la prison, ce lieu qui va lui permettre, telle une *cellule* de moine, de se concentrer pour écrire ses premiers romans. Le mauvais voleur qui a traversé l'Europe à pied en 1936-1937 est cependant sérieusement menacé pendant l'Occupation, dans la mesure où treize de ses condamnations pour vol impliquaient alors la relégue, en d'autres termes : la prison à vie. Les crimes de Genet se limitant à des vols de mouchoirs, de draps, de livres, on voit à nouveau à l'œuvre l'absurdité et la brutalité de l'institution. Notons que Genet fait preuve d'une ironie implacable quant à la scène judiciaire dont il est partie pre-

nante lorsqu'un juge le questionne : « — *Ce livre que vous avez volé, vous en connaissiez le prix? — J'en connaissais la valeur, mais je n'en connaissais pas le prix.* »

Tout comme l'analyse au sens freudien, la biographie est interminable : ne doutons pas que d'autres documents et manuscrits de Genet viendront au jour relancer l'interprétation, et souhaitons que Dichy et Fouché poursuivront leur enquête historique et s'attaqueront à la période 1952-1967 qui, au plan de l'écriture notamment — Genet traverse alors ce que d'aucuns considèrent comme une crise d'inspiration — renferme encore bien des énigmes. †

1. En ce qui concerne la période 1944-1986, on peut consulter la biographie d'Edmund White (*Jean Genet*, traduit de l'anglais par Philippe Delamare, Gallimard, « NRF », 1993).
2. Ces nouvelles informations sont également sollicitées par l'essai d'Ivan Jablonka, *Les vérités inavouables de Jean Genet* (Seuil, 2004), mais à partir d'une perspective polémique contestable.
3. Nous nous permettons de renvoyer à notre étude « Travaux d'aveugles : Sartre et Derrida, lecteurs de Genet », dans *Jean Genet, Lectures en héritage*, Eden Viana-Martin et Alexis Lussier (dir.), *Méthode !*, Vallongues, 2011.
4. Cf. « Portrait de l'artiste en jeune homme » de Mairéad Hanrahan, ci-dessous.
5. « Réponse à un questionnaire », dans *Europe*, « Jean Genet », Albert Dichy (dir.), n° 808-809, août-septembre 1996.



DOSSIER

Portrait de l'artiste en jeune homme

PAR MAIRÉAD HANRAHAN

LETTRES À IBIS de Jean Genet
Gallimard, « L'arbalète », 110 p.

Les *Lettres à Ibis* donnent un aperçu sans précédent sur le jeune Genet : en ce qu'elles remontent au mois d'avril 1933, elles constituent les plus anciens écrits de Genet publiés à ce jour. Ibis, l'éponyme de la jeune femme à qui elles s'adressent, inaugure la chaîne d'amitiés que Genet allait nouer avec d'autres femmes : Olga Barbezat, Monique Lange, Paule Thévenin, Chantal Bourseiller, Leïla Shahid. Ces lettres révèlent aussi bien les qualités pouvant expliquer pourquoi certaines de ces amitiés ont fini dans l'amertume que celles qui avaient dû être propices à leur émergence. Genet reconnaît en Ibis un cœur affectueux et généreux, la personne la plus « *sainte* » de son entourage. Auprès d'elle, il se sent libre de s'épancher sans craindre ni rebuffade ni jugement : « *je pense que vous comprenez un*

peu et maudites point trop ». Il lui avoue son amour (pour Jean Walla) et lui confie sa souffrance extrême devant l'indifférence de celui-ci. Toutefois, déjà se manifeste la résistance qu'il opposera toute sa vie durant à n'importe quelle relation susceptible de l'attacher ; alors que la lettre suivante suggère qu'Ibis aurait répondu avec gentillesse à ses confidences intimes, la réaction de Genet est de se démarquer aussitôt de sa correspondante, de creuser ce qui les distingue plutôt que ce qui les rapproche : « *Ibis, Vous m'aimez vraiment. Mais, moi, je n'aimerai plus.* »

Faute d'avoir accès aux lettres écrites par Ibis, la dynamique profonde de cette amitié nous échappe forcément. Celles de Genet nous le présentent en train de mûrir,

oserais-je dire de grandir. Au départ, il fait figure de garçon préoccupé par ses soucis narcissiques. Même dans une lettre qui commence par l'expression de sa peur que ses obsessions n'ennuient son amie, il finit par lui demander « *encore ce soir* » de l'entendre, avant de se lancer dans un questionnement faisant désespérément appel à l'oreille réceptive de sa correspondante : « *Ibis, puis-je l'aimer ? Ibis, puis-je lui avouer que je l'aime et cela sans espérer de lui que savoir qu'il tolère que je l'aime ? Ibis, je lui demanderai qu'il soit mon correspondant pour dans un mois. Puis-je ?* » Aussi la réponse de Genet à certaine « non-réponse » d'Ibis — « *Vous n'avez pas répondu. [...] Tenez, voyez, c'est de moi que ce soir je vous parlerai* » — semble-t-elle décrire la norme plutôt que l'exception des premiers échanges. Cette absence de réponse ne passe néanmoins pas inaperçue et Genet se montre conscient de son propre narcissisme : « *Je ne suis certainement pas une personne intéressante, et je n'arrive qu'à m'intéresser à moi.* » Il aide aussi matériellement Ibis, essayant d'obtenir l'argent nécessaire à la publication de *Jeunes*, le journal qu'elle dirige et, une fois connu, lui faisant profiter de ses contacts pour tenter de publier

c'est-à-dire le jeu incontrôlable, étincelant, insupportable de [l]a liberté » (Gallimard, « Imaginaire », [1943] 1953). Le contraste se remarque aussi avec la phrase du Genet âgé sur laquelle se termine la dernière lettre datée de 1984, adressée cette fois non à Ibis mais à son fils : « *Je suis très vieux. Et très seul mais très heureux : d'être seul et vieux ? Peut-être.* » Des traces d'un certain bonheur sont en fait lisibles dès les dernières lettres à Ibis qui, quoique non datées, se situent clairement après la guerre ; Genet dit, malgré sa solitude, avoir « *enfin trouvé un but à [s]a vie* ». L'intervention de l'écriture entre-temps l'aura-t-elle aidé à transformer sa souffrance en source vitale, non seulement en littérature mais au niveau de la vie elle-même ?

UN STYLE QUI SE CHERCHE

En plus de fournir des preuves de la continuité des hantises de Genet, le livre permet de déceler son évolution spécifiquement littéraire. Non que les toutes dernières lettres, écrites après les premiers romans, soient mieux écrites que les premières. Au contraire, elles sont *moins* écrites : suc-

cinctes, directes, se limitant pour la plupart aux dispositions à prendre pour que les deux amis se revoient, leur passage le plus significatif est le moment où Genet remercie très gentiment Ibis de lui offrir un petit chien — qu'il accepte ! C'est leur simplicité même qui communique une grande affection pour Ibis, qui passe moins nettement dans les premières lettres, plus réflexives. Là, Genet s'exerce surtout à écrire. Il souffre de ne pas pouvoir s'exprimer

comme il le voudrait : « *je ne sais pas écrire* » ; « *je n'ai aucune éloquence* » ; « *Ah ! mais qu'est-ce que j'ai bien, à fabriquer des phrases autant tuberculeuses et molles ?* » Cette dernière critique, particulièrement âpre, se trouve dans la lettre qu'il joint au seul texte qu'il lui envoie en vue d'une publication : la « Lettre à Ibis », ainsi intitulée par l'auteur même, qui devait paraître dans *Jeunes*. La fin de cette lettre d'accompagnement montre clairement la frustration de Genet de s'être mesuré aux grands en rédigeant son texte : « *Écrire comme Valéry ! Sentir comme. Je ne sais pas. J'ai les larmes aux yeux de n'être pas Valéry.* »

La « Lettre à Ibis » révèle en effet un Genet qui n'est pas encore écrivain, mais en passe de le devenir. Il s'agit d'un petit texte consacré à *Smara*, les carnets de route de Michel Vieuchange, mort dans le désert en 1930. On comprend l'attrait pour Genet de ce jeune auteur parti au loin, déguisé en femme afin de parvenir à s'immiscer dans une tribu berbère. Il va jusqu'à le comparer à Rimbaud : « *On meurt d'un Bateau ivre, [...] d'un voyage à Smara* ». Des échos du « Voyage » de Baudelaire se font aussi entendre : « *Michel Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller. Aller là, pour savoir, peut-être assouvir une espérance. Mais sa randonnée est une œuvre d'art et l'œuvre d'art n'est pas une fuite.* » Mais si Genet admire le départ absolu de Vieuchange, son propre texte ne part pas encore « pour partir », au fond de

L'intérêt des Lettres tient cependant moins à l'image qu'elles peignent d'un jeune homme fervent en besoin d'affection qu'à l'éclairage qu'elles fournissent quant au cheminement littéraire du futur écrivain.

un roman. S'il semble au début réclamer à cette jeune femme une tendresse quasi maternelle, la joie qu'il exprime à l'idée de la revoir après la guerre sonne vraie.

HANTISES DU FUTUR

L'intérêt des *Lettres* tient cependant moins à l'image qu'elles peignent d'un jeune homme fervent en besoin d'affection qu'à l'éclairage qu'elles fournissent quant au cheminement littéraire du futur écrivain. S'esquissent alors plusieurs des motifs les plus importants de son œuvre, notamment la mort et la solitude. Ce premier texte préfigure déjà le dernier en tant qu'il est animé par le sentiment d'être mort que Genet travaillera longuement dans *Un captif amoureux* : « *J'ai tout à fait l'impression d'être un mort [...] Je suis mort. Que me dira le désert ?* » Le manque d'amis s'inscrit en véritable refrain, de lettre en lettre : « *J'aurai passé ma vie à perdre mes amis* » ; « *Qu'aller faire à Paris ? Je n'y ai pas d'ami — fors vous, Ibis, mais vous êtes avec moi partout — Pas d'autre ami, Ibis. Je n'en eus jamais. Je suis trop triste, et trop répugnant* » ; « *À mon âge il est monstrueux de se plaindre, mais je n'ai pas d'amis* ». Ces indices suggèrent que Genet a d'abord vécu comme une profonde souffrance la solitude qui apparaîtrait quelques années après, dans *Pompes funèbres*, sous la forme cristalline du « *plus éclatant diamant ; la solitude, ou sainteté,*

l'inconnu ; le déclic créateur n'a pas encore eu lieu. Le ton quelque peu magistral dont témoigne cette dernière citation, les aphorismes qui scandent le texte donnent peut-être raison à l'auteur de croire voir dans l'hyperactivité de son intellect une entrave : « *Oh ! si je pouvais ne plus penser ! devenir un de ces êtres instinctifs, enfantins, animaux, qui n'agissent que spontanément !* » Trente ans plus tard, il exprimerait un regret analogue, celui d'être un poète moins fin parce que surtout un « argumentateur ».

Sans contresigner cet avis, les lettres montrent bien le travail que Genet a fait pour devenir un grand poète. Il est fascinant de le voir suivre son intuition — et de voir croître par conséquent à la fois sa force d'écriture et son assurance — en tempérant sa pensée d'un lyrisme de plus en plus fort à mesure que les lettres se suivent. Dans le dernier des commentaires sur son écriture, c'est de manière très ludique qu'il se dit pédant : « *Figurez-vous, 'Bis, que jamais je n'arriverai à écrire simplement. Oh ! la chose n'est pas drôle, sachez-le. Je pédantise. Enfin, comme j'espère que mes tours, toutouloutoutou, mes tours styliques vous feront sourire, je me*

console d'en faire. Et puis, quoi, il faut bien à chacun sa marotte et son vice : certains ont l'opéra (avec un petit o) (comment écrivez-vous o ?), certains ont le surréalisme ; j'aurai la grandiloquie. »

Le mélange des registres, le plaisir de la disparate et surtout la jouissance prise à la lettre, aux lettres, font bien voir le chemin poétique déjà parcouru. Le poète futur commence à se dessiner. Il faut donc prendre aussi à la lettre, c'est-à-dire au sérieux, l'annonce humoristique de son style lyrique, qu'il accueille tout en s'en moquant : « *J'aurai plus tard des proses incandescentes au milieu des rosées et des triolets frais parmi les sables rouges (hi ! hi ! hi ! hi ! Quelle chateaubriandise que voilà donc !)* » Dans cette grandiloquence sapée, minée tout en se profilant, c'est déjà le grand Genet qui parle. †

1. Dans l'« Entretien avec Madeleine Gobeil » [1964], *L'ennemi déclaré. Œuvres complètes de Jean Genet*, t. VI, édition établie et annotée par Albert Dichy, Gallimard, 1991.

Trois mille ans d'histoire à treize mille mètres d'altitude¹



DOSSIER

PAR VÉRONIQUE LANE

LA SENTENCE, suivi de J'ÉTAIS ET JE N'ÉTAIS PAS

de Jean Genet

Gallimard, « NRF », 42 p.

Au premier coup d'œil, on comprend qu'il s'agira moins de lire que de regarder : moins d'interpréter que d'admirer. C'est que l'imposant format et la majesté du titre adoptés par Gallimard pour l'édition de ces deux inédits de Genet suscitent un certain émerveillement, bien sûr, mais c'est surtout qu'en feuilletant la quarantaine de pages glacées de l'ouvrage, qui a tout d'un livre d'art, on ne peut qu'être désarçonné par ce qu'on voit. Le premier de ces deux inédits, *La sentence*, comprend onze feuillets, tous accompagnés de la reproduction de leur version manuscrite : on y découvre l'écriture de Genet en même temps

que ses indications touchant principalement aux couleurs à utiliser, à la disposition des paragraphes à respecter. Il avait donc conçu jusqu'à la composition graphique de cette œuvre, dont la publication serait pourtant abandonnée. Sans doute dans les années soixante-dix la forme et le propos de ce texte sont-ils apparus à l'éditeur comme à l'écrivain fort ambitieux, pour ne pas dire un peu trop fous. À y regarder de plus près, pourtant, quoi de plus commun que le canevas de *La sentence* : un homme parmi tant d'autres se sent vieux de trois mille ans d'histoire et prêt à tout pour s'en purger.